questions de communication

Questions de communication

1 | 2002
Les médias et les guerres en ex-Yougoslavie

Marc AUGÉ, *Fictions fin de siècle suivi de Que se passe-t-il ? 31 février, 31 mars, 30 avril 2000*

Paris, Fayard, 2000

Jean-François Diana

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6514
DOI : 10.4000/questionsdecommunication.6514
ISSN : 2259-8901

Éditeur
Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée
Date de publication : 1 mars 2002
ISBN : 978-2-86480-839-8
ISSN : 1633-5961

Référence électronique
Jean-François Diana, « Marc AUGÉ, *Fictions fin de siècle suivi de Que se passe-t-il ? 31 février, 31 mars, 30 avril 2000* », *Questions de communication* [En ligne], 1 | 2002, mis en ligne le 12 décembre 2012, consulté le 09 décembre 2021. URL : http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6514 ; DOI : https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.6514

Ce document a été généré automatiquement le 9 décembre 2021.

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0

Marc AUGÉ, *Fictions fin de siècle suivi de Que se passe-t-il ? 31 février, 31 mars, 30 avril 2000*

Paris, Fayard, 2000

Jean-François Diana

RÉFÉRENCE

Marc Augé, Fictions fin de siècle suivi de Que se passe-t-il ? 31 février, 31 mars, 30 avril 2000, Paris, Fayard, 2000, 265 p.

1 Il semble que Marc Augé n'apprécie guère Dysneyland, les Center Parcs, les nouveaux aéroports et les complexes cinématographiques. Ces non-lieux organisés pour permettre l'oubli et perdre son identité à travers les représentations saturées qu'ils génèrent (affiches, objets de consommation immédiate, merchandizing). Ces non-lieux sans histoire qui affectent simultanément « nos représentations de l'espace, notre rapport avec la réalité et notre relation aux autres » (p. 161). Sa préférence va nettement aux lieux marqués par le passé et qui promettent un avenir sous forme de retours possibles et répétés : de l'Afrique à Saint-Brieuc où il a finalement choisi de se poser.

2 Sa qualité de « témoin exemplaire » (p. 194), en fait un acteur des événements, attentif aux local voices, et constitue le point d'embarcation de ce recueil de chroniques, pour moitié, déjà parues dans les revues et journaux (Le Monde Diplomatique, L'Homme, etc.), pour moitié, inédites. Marc Augé saisit ainsi son bâton de pèlerin sans tomber dans le piège prophétique. Il fait partie de ceux qui invitent à les accompagner dans leurs promenades, et à profiter d'une « certaine pratique de l'espace » (p. 17). Ce douloureux et nostalgique mouvement d'introspection (un voyage sur le mode du futur antérieur) défend en particulier l'idée que donner du sens à l'espace est à l'origine de l'acte de création artistique. Cela atteste du souci de l'auteur à interroger sans cesse sa

propre pratique d'ethnologue qu'il aime parfois à confondre à sa vie intime : ses voyages, l'achat d'une maison, les déambulations parisiennes, et enfin son expérience du design et de ses objets profilés qui procurent le sentiment qu'ils sont plus aptes que d'autres « à nous transmettre immédiatement l'information » (p. 154-155).

3 Un des intérêts de l'ouvrage est d'interroger plusieurs niveaux de transition : du siècle dernier à celui qui ne fait que naître, de la fiction à la réalité, du chaos au cosmos, « du temps du voyage au temps de l'écriture, et du temps de l'écriture au temps de la lecture » (p. 77-78). L'auteur évacue ainsi habilement les velléités moralisatrices qui obligeraient chacun à se positionner d'un bord ou de l'autre de la rive et à ne parler qu'« au nom du réel ».

4 Ainsi, la notion de fiction semble particulièrement hanter les réflexions de la fin du siècle dernier, au sens où elle révèle la nécessaire mise en spectacle du monde. Les dimensions ambivalente et ambiguë de la fiction dont Marc Augé précise en entrée d'ouvrage qu'elles sont imputables « à une pluralité de points de vue » aux sources originelles effectives mais, cependant, difficilement accessibles. Il s'appuie, à cet égard, sur les deux significations les plus attendues : une invention « qui l'oppose à celle de réalité » et un mensonge « qui l'oppose à la notion de vérité ». Cette dernière acception renvoie à l'origine étymologique du terme, fingere ou feindre.

5 Cette ambivalence signale pour le moins la difficulté à partager le réel de la fiction. Certes, la fable, les mondes possibles cimentent et organisent la vie esthétique de chacun, mais dans un même temps, l'abandonnent au choix de l'impossible stabilité, donc d'une forme d'indécidabilité. Il reste à explorer la lagune, et enfin, à accomplir un « voyage entre deux images » (p. 80). Un intervalle en mouvement où finalement peuvent être restitués « le sens du réel, la force du regard et l'audace du désir » (p. 177). Un espace limbique (cerveau de l'émotion) qui permet de réguler la relation entre les individus.

6 Marc Augé retient trois événements visibles et, à ses yeux, significatifs de cette complexité à se situer clairement vis-à-vis d'eux. Ainsi, son récit de Rouen, ville-étape du Tour de France cycliste, se transforme en un lieu flaubertien et collectif à « une seule voix ». Oui, Rouen (comme Abidjan et Paris) « vaut bien Constantinople ». Le traitement médiatique et épique de La Grande Boucle fait de chacun de nous, des « témoins exemplaires » et sensibles qui aspirent à la reconnaissance universelle.

7 À l'occasion de la Coupe du Monde de football de 1998 en France, l'image de télévision, face à laquelle « on baisse les yeux », selon le slogan commode de Jean-Luc Godard, s'est transformée en une sorte de « chambre bleu horizon ». Cet événement fédérateur nous rappela à quel point l'image diffusée nous ressemble et nous rassemble. Cependant, elle a révélé dans un même élan les limites de « sa charge symbolique » (p. 31) : l'envahissement des rues et des places par la foule grossissante répondait à un désir de libération, de partage, donc de vérification du réel, « d'être là » où tout se passe. Aussi, bien que le tourbillon médiatique ne vise qu'à s'inscrire par l'apparence platonicienne dans la mémoire collective (le mythe de l'équipe Black, Blanc, Beur), soyons convaincus que pour quelques mois encore, nous sommes bien champions du monde.

8 Une logique identique présida au traitement de la vie médiatique de Lady Diana et de ses points forts : ses missions humanitaires, ses amants, sa mort, ses funérailles, puis son devenir-image, et au final, son enfermement-image. Le reflet bovariste du personnage public répond aux angoisses de la perte de l'identité propre du public, donc de la promesse de sa révélation prochaine. À un autre niveau, la perte de la réalité par

la force du symbole offre en retour la condition d'existence de l'image, assimilée à « une mémoire sans oubli » (p. 35).

9 Ce faisant, ces exemples remarquables sont plus à situer sur le versant de l'authenticité. À cet égard, l'ethnologue perçoit dans le non-traitement de l'information, une avancée fictionnelle. Ne pas parler d'un événement important entraîne sa propre invention ou transfiguration et la nécessité du récit nous place malgré nous dans la fiction, une ambiguïté qui se substituerait à la vie sociale fondée sur les interactions. Sans l'écrire, l'auteur donne le sentiment que les actes et rites des téléspectateurs et des lecteurs (conception propre du temps et de l'espace, condition spécifique) sont à analyser de la même façon que ceux du peuple des Allakoulèrès (pp. 91-96).

10 Les hypothèses échafaudées par Marc Augé n'apportent pas de réponses évidentes à la mise en scène d'un monde marqué par la surmodernité. Un sentiment d'échec illustré par l'observation désenchantée des dernières journées des mois de février, mars et avril 2000, au cours desquelles rien de marquant ne se passe. « Les fracas de l'histoire » (p. 198) tant redoutés ne se sont pas produits : la mort du pape ? Un acte de terrorisme ?... De terrorisme ! Et si, ce voyageur-ethnologue ne faisait que nous répéter comme Gilles Deleuze en son temps : « Mieux vaut traverser le désert, qu'être né dans le désert » ? Et si, attentif aux mouvements du monde et à ses changements, la réponse consistait à assimiler le public possédé par les images, à la visiteuse durasienne d'Hiroshima qui pensait « avoir tout vu » ? En effet, nous n'avons rien vu de Manhattan. Sans doute, est-ce un des enseignements apportés par un ouvrage paru bien avant ce sinistre 11 septembre 2001.

AUTEURS

JEAN-FRANÇOIS DIANA

CREM, université de Metz